

Gorilles dans les brumes.

Dans la famille des gorilles, depuis quelques générations déjà, où que l'on soit, il fallait partir. On n'était jamais chez soi nulle part et c'est la peur au ventre, tous les jours, que le prochain refuge de fortune se cherchait. Les bébés naissaient moins, les enfants marchaient moins, les vieux mourraient moins vieux et les adultes s'inquiétaient de ne pas suffisamment trouver à manger. Partout où ils allaient c'était la guerre pour de vrai. Une guerre qui n'était pas la leur mais une guerre qui brûlait leur maison, détruisait leur végétation, décimait leur famille et leurs amis, carbonisait leur nourriture ; une guerre qui augmentait leur fatigue, leur stress, leurs maladies. Pour une guerre qui n'était pas la leur - on ne savait pas bien à qui elle appartenait d'ailleurs - pour la famille des gorilles, elle faisait bien trop partie de leur vie ! Alors forcément, quand on vit avec la guerre qu'on a pas choisi, on ne vit pas, on survit. Et la survie ça fait peur car si un jour le corps n'y arrive plus et bien on a plus que la mort comme perspective de repos.

Petit gorille était un des rares enfants du clan gorille. Il avait envie de vivre dans un monde en paix sans vraiment savoir ce que s'était. Il avait envie de poser ses pieds sur une terre fertile, comme son arrière grand-pépé gorille l'avait eu fait. Il avait envie de pouvoir se reposer sans crainte de se demander si c'était la liane à côté ou sa tête à lui qui allait être la prochaine à sauter ! Il rêvait de partir très loin sur cette terre, jusque là où il y avait la paix et où d'autres auraient bien voulu, un peu avec lui et ceux qu'il aimait, la partager !

Plus loin sur cette terre, là où il y avait la paix, il y avait un enfant gorille enfermé. Il ne marchait jamais, il restait là-haut, perché sur son arbre, à essayer de savoir quel gorille il voulait être. Il rêvait de faire la guerre pour de vrai car il ne se reconnaissait pas en paix malgré la paix. Sa famille gorilles à lui n'était pas en paix avec elle-même et, voyez-vous, elle était donc toute impuissante à partager avec leur enfant gorille une paix qu'elle-même n'avait pas éprouvée. Du coup, se sentir en guerre froide, bloqué dans un pays en paix qui abrite de claniques guerres de tranchée, ça fait rager et ça donne envie de tout saccager... ailleurs, là où l'on est enfin accepté, pour faire sortir la rage abominable qui ronge, avec des armes de destruction massive qui font se sentir fort, pour enterrer très profondément toute la peur de l'enfant gorille qu'on était...

Les deux jeunes gorilles, chacun de leur côté, se mirent en marche vers leur liberté. L'un solitaire, reniant la paix qu'on lui avait volé, à rejoindre son groupe en guerre : il serait libre de perpétuer la guerre qu'il connaissait sans avoir jamais pu l'exprimer, satisfait de ne plus jamais se sentir seul et diminué ! L'autre avec son groupe en paix, embrassant la paix promise d'un monde inconnu, à fuir la guerre pour de vrai : il serait libre de perpétuer la paix qu'en son clan on chérissait, satisfait de ne plus jamais se sentir en danger de mort et affamé. Ils se mirent donc en marche, chacun de leur côté, et un jour se chargea de les faire, sur le chemin, se rencontrer.

C'était un jour sans humeur, ni soleil ni pluie, un jour de brume et de chaleur. Ils n'eurent aucun mal à se trouver vu qu'aucun d'eux ne se cherchait.

« Bonjour, dit petit gorille ! Tu vas où toi ? »

« Faire la guerre ! » répondit enfant gorille.

« Moi je la fuis mais j'ai déjà vu des enfants soldats gorilles qui n'avaient pas le choix d'aller brûler leur propre forêt, que c'est triste ! Elle est où l'armée de singes qui t'oblige ? », demanda petit gorille, comme s'il voulait s'en cacher.

« Aucune armée de singes ne m'oblige, c'est moi qui décide ! », répondit enfant gorille. Petit gorille ne comprenait pas bien cette réponse car il avait vu et sentit de tout son être : « il n'y a pas de destin autre que la mort qui t'attend là où il y a la guerre ! Que cherches-tu à fuir en te menant ainsi seul et volontaire tout droit à ta propre fin ? ».

Enfant gorille ne s'attendait pas à ce genre de questions et il se raccrocha aux branches de la cause qui l'avait secoué : « je cherche à fuir l'oppression de l'économie et de la société de consommation ! Je cherche à fuir une société sans cœur qui mange dans l'opulence en regardant droit dans les yeux ses crèves la faim ! Chez moi, ton droit à la vie n'est pas inné, tout doit être chiffré, contrôlé ! Je fuis le faux qui par devant prône la paix et par derrière entretient la guerre et les inégalités ! ».

Petit gorille prit la mesure de cette réponse et s'inquiéta : « Mais ce pays que tu fuis, est-ce que les animaux vivent dans des espaces déforestés, tombent malades de malnutrition et ont la peur au ventre, jour et nuit, de mourir à cause des feux de forêt ? ».

« Pas vraiment. Ce n'est pas tant ce qu'on vit que ce qu'on cherche à nous mettre dans la tête au nom du vrai et de la paix : des mensonges qui guident nos vies qui deviennent nos mensonges ! Comment tu peux dire stop sinon en t'opposant de façon tout à fait radicale ? ».

Petit gorille trouvait ça bizarre : « pour t'opposer à ton oppresseur tu épouses les principes d'une guerre d'un pays que tu ne connais pas, loin de ta famille, et tu imagines trouver la vérité et la paix ainsi ? Mais la guerre est toujours faite d'injustices, il n'y a ni vérité ni paix, dans n'importe quel clan où tu te trouves. Dans la guerre, j'ai entendu des cris et des explosions, j'ai senti le feu crépiter, la végétation brûler et des animaux se calciner, j'ai ressenti la terreur, la fatigue, la peur au ventre ou bien la faim, j'ai vu la mort des miens ! Je crois que je préfère toujours me débrouiller avec un monde de faux-semblants que dans celui où j'ai côtoyé ma propre mort de trop prêt ! Tant que le corps vit et que le cœur se sent suffisamment en sécurité, l'esprit peut toujours réfléchir comment se libérer d'autres chaînes, surtout s'il voit arriver les boulets ! Et puis, je ne suis pas tout seul, dans ce nouveau monde qui n'est pas celui que je m'imaginais ; on s'entraidera avec la famille qu'il me reste ! » se rassura petit gorille, comme il le pouvait. Mais ce laïus, l'autre enfant gorille l'avait capté et il se mit à son tour à réfléchir pour de vrai. Il se demandait là, pour la première fois, s'il n'avait pas donné les rennes à un autre mensonge comme guide à sa vie. S'était-il déjà un jour senti si perdu qu'il avait accordé à ce nouveau mensonge le pouvoir de le sauver ? Il se demandait ce qu'il cherchait à fuir en se menant ainsi seul tout droit certainement à sa propre fin ?

Et, comme une réponse à retardements mais qui arrive à propos au terme d'un dialogue intérieur harassant, enfant gorille libéra, pour l'autre comme pour lui-même :

« Je cherche à fuir mon quotidien, ma famille. J'ai l'impression de ne pas exister ou de n'exister que dans l'ombre de leur oppression. Je ne sais pas qui je suis et qui je peux être. J'ai l'impression de n'être rien dans un monde de tout, de n'avoir pas de place ni d'être sûr d'en vouloir une de ces fous. J'ai davantage peur de vivre que de mourir... et, je n'ai personne pour m'aider à vivre. Je ne veux plus être seul mais je veux être libre et je ne sais pas comment combiner tout ça. Il me semblait facile de choisir un groupe sur la base d'idées de justice que je partage et de sortir toute ma haine, ailleurs, avec des armes qui me protègent. Mais je me sens à nouveau tout à fait perdu : à y réfléchir, la guerre, c'est aussi un monde de fous ! »...

Ce laïus, l'autre petit gorille l'avait capté et il se sentit très attristé. Il avait compris que cet enfant gorille n'avait pas eu la chance de se sentir épaulé dans les épreuves, qu'il avait été un enfant gorille certainement bien seul et abîmé et que se sentir seul dans un monde de faux-semblant et bien ça menait à se perdre, peut-être même complètement, jusque dans la guerre où on croyait trouver la paix ! Petit gorille versa une larme, pour ses amis qu'il avait perdus puis une deuxième, pour son nouvel ami malheureux. Enfant gorille vit cette larme et se surprit à ne pas devoir retenir les siennes. Elles coulaient sur

son poil soyeux et correctement peigné sans pouvoir s'arrêter. Petit gorille s'était rapproché et, chacun une main sur l'épaule de l'autre, ils se comprenaient.

Un instant plus tard, petit gorille se risqua : «il y a peut-être un troisième chemin à trouver pour te sentir entouré d'un clan plus juste qui t'aide à ressentir, en toi, la paix : veux-tu que l'on y réfléchisse ensemble ? ». Oui, c'est ce qu'ils firent, ensemble, ils réfléchirent. On est plus fort à deux et puis à trois gorilles et bientôt toute la famille de petit gorille les avait rejoint pour réfléchir.

Dans le cœur de petit gorille, ce qui définissait sa famille ce n'était pas un endroit forestier précis, c'était plutôt des liens, singuliers avec chacun, mais des liens qui faisaient que qu'importe où l'on soit et la distance qui sépare, on sentait sa légitimité à avoir toujours sa place pour être écouté et respecté. Dans le cœur d'enfant gorille, c'était un peu moins gelé ; il faisait groupe, maintenant, à réfléchir avec la famille de petit gorille et il aimait bien ça. Quand le chemin est perdu, il y a toujours un lapin blanc sur la route pour nous rappeler que depuis notre début, du temps a passé, et qu'*être en retard*, n'empêche nullement, peut-être dès à présent, de se trouver ! Quelque chose avait changé, ici, à ce croisement de routes et deux gorilles, qui n'avaient semble-t-il jamais été appelés à suivre le même chemin, c'étaient rejoints. Chacun avait son histoire à apporter à l'autre et ainsi, la famille de petit gorille, décimée par les deuils, eut la chance ce jour d'être un peu plus agrandie ! Ils partirent ainsi ensemble sur un troisième chemin qu'ils avaient construit en alliant la sécurité du corps à celle du cœur et de l'esprit !

Et la brume pour chacun, devant eux alors, se dissipa.

Cécile Darribère, Publiée
le 30/10/22 à 11h00.